



Laurent Kloetzer

Le Royaume blessé

et autres récits de brumes et de barbares



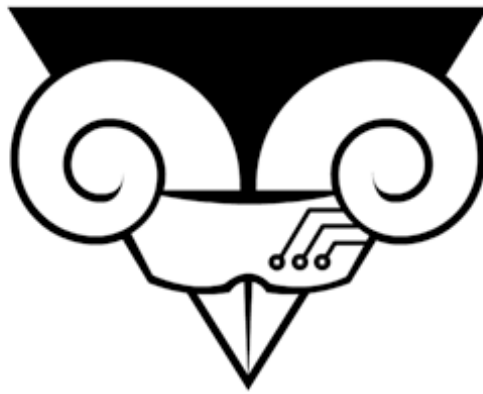
Laurent Kloetzer

Le Royaume blessé
et autres récits de brumes et de
barbares



Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Bérial'

© 2006 by Laurent Kloetzer.

ISBN : 978-2-84344-646-7

Parution : octobre 2014

Version : 1.1 — 01/10/2014

© 2014, Le Bérial' pour la présente édition

Illustrations de couverture © 2006, Alex Alice

Avant-propos

Le *Royaume Blessé* était un vieux rêve, un écho et un hommage à toutes les lectures marquantes de mon adolescence : le *seigneur des anneaux*, le *cycle des épées*, les très nombreuses nouvelles de Robert Howard... J'avais en tête un cycle picaresque, l'ascension, la chute, la rédemption d'un héros, tout en posant sur ce personnage un regard un peu décalé. Je voulais qu'on puisse le regarder comme un être humain, comme un frère, juger de son rapport aux femmes, à la violence ou à la loi...

Les éléments les plus anciens du roman (les trois récits du premier chapitre) ont d'abord été publiés dans le livret de contexte d'un jeu de rôle grandeur nature intitulé *le Haut-Royaume*, et joué au château de Bannegon au printemps 2000. Le premier jet du roman a été terminé, lui, fin 2002, et le texte a connu quelques aventures éditoriales avant d'être publié en 2006 par Gilles Dumay pour les éditions Denoël sous une couverture rouge d'Alex Alice. Le texte du roman était accompagné d'une nouvelle, *l'Harmoréen* (titrée ici *les yeux verts*), version longue et alternative d'un des chapitres du livre. L'édition Folio de 2009 a conservé le même sommaire (et la même illustration de couverture).

Pour cette édition numérique, puisque nous sommes affranchis des contraintes matérielles liées au nombre de pages, j'ai proposé à Olivier Girard d'ajouter au texte du roman un recueil de courtes nouvelles, écrites pour la plupart antérieurement, qui éclaireront certains aspects de l'histoire et l'univers imaginaire dans lequel elle se situe.

Ces textes sont inédits, à l'exception des yeux verts, déjà cités, et de Moïra Ap'Callaghan, paru dans le numéro 6 de la revue Faéries.

Bon voyage dans les terres keltiques !

À se changer en roi,
À hurler à la lune,
À traquer la fortune,
Tout ça pour traîner son poids

Noir Désir, Comme elle vient

Pour Anne, en mémoire,
et Laure, pour la vie.

Le Royaume blessé

1.

Les terres keltes

Je suis le chemin
Je suis la poussière
Je suis les pas vers l'ouest
Je suis les ombres qui s'allongent

Je suis la fatigue douce et tranquille
Je suis la mélancolie des ciels gris
Je suis l'alcool qui réchauffe
Je suis la musique qui berce

Je suis une voix dans le silence
Je suis des mots sous les étoiles
Je suis une parole,
Et la lumière dans ton regard
Kyle, *Le Dit de l'errant*

Écoutez !

Écoutez ! Ma parole est vérité ! Voici l'histoire d'Eylir Ap'Callaghan !

Je rêvais de lui longtemps avant que nos chemins ne se croisent. Un guerrier résolu, avec ses grandes bottes et l'épée Misère à sa ceinture, avançant dans les marais en menant son cheval par la bride... Eylir, foutu Kelte ! Droit, fort, obstiné, colérique et généreux, qui rit dans la bataille et soulève les femmes par la taille ! Eylir, tombé dans la boue et monté si haut, jusqu'à poser sur sa tête la couronne du Roi des Rois. Un héros, capable de changer le monde de ses propres mains.

Il est ma part de rêve, mes lambeaux d'autre monde, ma certitude qu'il existe des ciels si bleus qu'ils blessent les yeux et des amours qui valent de mourir pour eux.

Je l'ai aimé, jaloué, détesté. J'ai trahi les siens, causé leur perte, j'ai guidé ses meurtriers pendant des années, je les ai amenés jusqu'à lui. Je l'ai vu tomber, frappé à mort, abattu comme un chien. Et pourtant...

J'ai encore besoin de lui. Même maintenant, alors que toute cette histoire est terminée. C'est lui qui m'a forgé. Alors écoutez l'histoire d'Eylir Ap'Callaghan !

Sur la route

Je venais de loin, d'un pays gris et triste où je ne voulais plus rester. Après avoir marché longtemps, sans autre richesse que des vêtements grossiers et de mauvaises chaussures, je me suis retrouvé sur la route de Koronia. Koronia, ma première grande ville ! Eylir y avait vécu plusieurs années, mais je n'avais encore jamais entendu parler de lui.

J'ouvrais des grands yeux ronds comme le dadais naïf des pièces de théâtre. Depuis le chemin, je voyais la mer, le ciel gris du Nord, et cette autre mer, celle des toits de bardeaux et d'ardoise, et les centaines de clochers, les milliers de fumées de la grande cité tenaillant l'estuaire du fleuve. Une troupe de fantassins m'a doublé d'un pas martial, leur pique sur l'épaule. Leurs uniformes aux armes blanc et or de l'Empire me paraissaient alors les plus beaux vêtements du monde. Je me suis retrouvé pris dans la foule qui s'accumule à la porte sud. J'ai été poussé, bousculé, un bateleur a tenté de me voler le peu qui me restait. Les bruits de marchandages, les odeurs de crottin et de poissons, le dialecte rugueux des campagnes, le parler précipité de la ville, tout me rendait ivre. On m'a donné un coup d'épaule, j'ai fait trois pas en avant, j'ai passé le portail fortifié, je me suis retrouvé dans une ruelle, j'étais perdu, la ville m'avait avalé. Il bruinait. Je ne savais pas encore qu'à Koronia, ça veut dire qu'il fait beau.

Je n'avais aucun endroit où aller et je voulais tout voir. J'ai traîné dans les ruelles sales, dans la boue du quartier des îles, dans le port militaire, le long des façades à pignons des maisons commerçantes. Je suis passé sur la colline des Atlans dans les beaux quartiers, devant le grand porche de l'université et les grilles dorées du palais Vendares.

Les gens me fascinaient. Les vêtements bruns ou gris des bourgeois et leurs belles écharpes de laine épaisse. Les prêtres de l'Unique, avec leurs longues robes blanches et leur air sévère, les riches à pied ou dans leurs carrosses, en promenade dans le parc. J'admirais la tenue des messieurs avec leurs longues vestes à parements, leurs perruques, leurs cannes. Et je regardais les dames, et surtout les demoiselles. Je sais bien qu'il n'y a rien de plus étouffant pour une femme, mais j'aime le port et la démarche que donnent les robes à corset. J'étais jeune et ces seins qui

pigeonnaient au creux des décolletés bordés de dentelle me faisaient tourner la tête.

Mais l'émerveillement ne nourrit pas son homme.

Je ne savais rien faire d'utile pour la bonne société. Je me serais bien fait engager comme valet chez une de ces belles jeunes filles, mais je ne savais pas à qui m'adresser. Alors je suis entré par nécessité dans une manufacture du quartier du Nolamon, un nouveau quartier, rempli d'immeubles de brique et d'usines. Durant trois mois, je me suis sali les mains sur des machines de bois et de fer huilées, je me suis écorché à monter et démonter les moteurs à vapeur qui donnent leur vie aux grandes fabriques, ces chefs-d'œuvre d'ingéniosité. J'ai détesté ce travail épuisant, je pouvais à peine tenir debout. La paye était faible, de quoi faire quelques économies en logeant sur un grabat pourri d'insectes. Mais sans cet emploi ingrat, je n'aurais pas vraiment rencontré de Keltes. Certes, à Koronia ce ne sont pas les mêmes Keltes que dans le Haut-Royaume, pas des Callaghan, aucun de ces héros fous qui chargent nus à la bataille. Ce sont juste des brutes mélancoliques, des rêveurs buveurs de bière, qui croient à la parole donnée et aiment se raconter des histoires.

J'ai fini par me faire chasser de mon poste, trop faible et maladroit pour une telle tâche. Des économies sur trois mois de salaire d'ouvrier, ça ne fait pas grand-chose. Échoué à la Grange, la grande taverne des étudiants située dans un ancien entrepôt à foin où la bière est bon marché, j'ai décidé de me saouler plusieurs jours de suite, jusqu'à ce qu'il ne me reste plus rien.

Au bout de cinq jours à dormir sur les bancs de la Grange et à me nourrir de Guyn noire, je ne valais plus grand-chose. J'empestais, mes vêtements étaient en loques et mes cheveux grasseyeux couvraient mes gueules de bois. Pourtant je n'étais pas malheureux. J'étais sorti d'une vie de brumes pour arriver dans la grande ville, au croisement de l'Empire et des terres keltes, pour rien au monde je n'aurais voulu retourner en arrière.

C'est alors que j'ai fait la connaissance de Jude, qui est aussitôt devenu mon compagnon de beuverie.

Jude, un ancien militaire, plus âgé que moi ; le corps sec, toujours drapé de noir, les joues creuses, la tête penchée en avant comme un vautour. Son allure de prêtre négligé me plaisait.

Il venait seul, tous les soirs, ne connaissait personne mais parlait kelte. Il passait la plus grande partie du temps à regarder les gens et parfois il tirait le portrait des filles. Son coup de crayon m'a impressionné, très vif, juste et brutal. Entre deux portraits, il dessinait des caricatures obscènes qui le faisaient éclater de rire, un rire brusque, une explosion incompréhensible avant le retour au calme. Je le faisais rire aussi, quand il me poussait à boire et que je me ridiculisais en racontant n'importe quoi... Il me payait mes bières, on avait une heure

de conversation cohérente puis on se mettait à commenter les filles qui passaient devant notre table et je recevais des gifles de leur part.

Un soir, un type a voulu me casser la gueule, parce que je vantais un peu trop les seins de sa fiancée, une belle rousse qui faisait le service. Il m'a jeté par terre et m'a collé quelques coups bien sentis dans l'estomac. Jude a interrompu le portrait de la rousse et est venu à mon aide. La bagarre entre le fiancé et lui a eu lieu sous la pluie, dans le champ boueux derrière la grange.

Le fiancé était un soldat, jeune, athlétique, bien bâti, et très en colère. En face, Jude me paraissait nettement plus frêle. Ses vêtements mouillés lui collaient au corps, lui donnant l'air misérable.

Le combat n'a pas duré, les parieurs en ont été pour leurs frais. Jude a triomphé sans élégance : un coup de genou dans les couilles et un autre au menton pour mettre l'autre par terre. Il a roué le soldat de coups de pied jusqu'à ce qu'il ne bouge plus, la mâchoire en sang, recroquevillé sur lui-même... Pour Jude, l'efficacité primait sur l'honneur, je l'ai oublié trop souvent.

« Viens, m'a-t-il dit. On ne reste pas là, tous ses copains vont vouloir le venger. »

On a marché sur les quais, je grelottais de froid. Il a demandé d'un ton détaché, comme si le fait n'avait aucune importance : « Tu as envie de rester poivrot toute ta vie ? » J'ai répondu non. Alors il m'a donné de l'argent, de quoi manger, me changer et passer deux heures dans un établissement de bains. Et une adresse où me présenter le lendemain matin.

Plus que portraitiste pour filles d'auberge, Jude était cocher. Il avait toujours aimé s'occuper des chiens et des chevaux. Il jouait de plus l'homme à tout faire pour sa patronne, lui réservant ses chambres lorsqu'elle voyageait, portant ses messages et ses lettres. Ce dernier rôle l'ennuyait, il voulait quelqu'un pour faire le messager et le porteur de courrier à sa place pendant que lui pourrait passer du temps dans l'écurie pour s'occuper des bêtes, ou bien rester à l'auberge et dessiner.

Au matin, donc, je me suis présenté devant la femme pour qui il travaillait.

Je me souviens très mal de cette entrevue. Il faisait gris et froid, je n'étais qu'à moitié réveillé, elle n'avait pas beaucoup de temps à me consacrer. Elle m'a reçu dans les beaux salons aux plafonds peints de l'hôtel de Galcin et nous avons bu un café. C'était une toute petite femme, âgée de quarante ans environ, portant la robe couleur de rouille des Sœurs de Stefana. Elle m'a écouté avec attention, m'a jaugé d'un regard, a parlé brièvement et nous sommes tombés d'accord. Elle se nommait sœur Serena Fonte de Fosca, son nom m'a beaucoup impressionné. Quelques minutes plus tard, je sortais de l'hôtel avec pour mission de retrouver Jude.

J'étais embauché.

Dans les jours qui ont suivi, j'ai commencé à être quelqu'un à Koronia : je servais M^{me} Serena Fonte, je portais ses lettres et ses invitations. Je logeais dans une pension dans la chambre voisine de celle de Jude. J'avais un habit et un ami, ce même Jude. Je n'étais plus bigleux, Jude m'avait acheté des lunettes. Et porter des lettres m'ouvrait les portes des hôtels particuliers de la belle ville, que je découvrais depuis l'entrée de service ou leur cour intérieure. Je me suis aussi rendu au monastère des sœurs, à l'hôtel de ville, à la banque Impériale et chez différents grands financiers. Je ne connaissais pas le rôle officiel de M^{me} Fonte, qui restait silencieuse à ce sujet. Elle voyageait discrètement, logeant dans la même pension que nous, ses petits déjeuners à l'hôtel de Galcin étant sa seule concession au luxe. Mais j'ai su très vite que j'avais été embauché par une personne importante. On recevait mes courriers avec empressement, on répondait vite, et certains bourgeois étaient obséquieux devant moi comme ils auraient pu l'être devant elle.

Jude m'a appris à bien me tenir, à regarder les grands, à saluer les prêtres et les officiers, il était intraitable à ce sujet. Il a également tenté de commencer mon entraînement physique, mais en vain. Nous avons continué à boire ensemble et à commenter les filles qu'on voyait dans la rue. Quant à Madame, je lui parlais assez rarement.

Au bout d'une semaine, fier de mon nouveau statut, je suis sorti sans Jude. Je voulais retourner à la Grange, j'avais gardé de la tendresse pour cet endroit. Le patron, Bolger, avait été vraiment gentil et patient avec moi durant mes journées de déchéance. Jude ne voulait pas venir, de peur de retomber sur le soldat de l'autre fois. Madame l'avait sermonné en disant qu'elle ne voulait pas d'ennuis à Koronia.

C'est ainsi que toute cette histoire a commencé.

La vieille grange à foin était pleine, un grand feu brûlait dans le foyer central. La jolie rousse qui m'avait valu des ennuis virevoltait dans la salle, elle donnait du plaisir rien qu'à la regarder. La clientèle était la même que d'habitude. Étudiants, ouvriers du Nolamon, quelques bourgeois égarés, quelques poivrots habituels. Et un nouvel arrivant, le conteur.

Il avait attiré mon attention. Un type efflanqué avec un grand manteau mouillé de pluie, des cheveux très longs et un regard ardent : Kyle l'errant, voyageur un peu louche aux vêtements usés et aux poches percées.

On le disait plus ou moins barde, mais personne ne se souvenait l'avoir entendu jouer de la harpe qu'il trimballait toujours avec lui. Il s'arrêtait à la Grange de temps en temps, puis on n'entendait plus parler de lui pendant des années... Je suis sûr que vous l'avez déjà croisé.

Il était assis près du feu et plusieurs personnes semblaient attendre quelque chose de lui. En vérité, il avait promis de leur parler

de la bataille... Et voici les mots qu'il a prononcés, tels que ma mémoire les a gardés.

MAHARKAL

*La première bataille d'Allander.
Allander, 1^{er} récit. (Notes pour Serena Fonte.)*

« Écoutez-moi ! Voici l'histoire de Maharkal ! Une bataille qui a donné à festoyer aux charognards ! Un combat qui a bien nourri la terre !

Écoutez-moi ! C'était il y a vingt ans ! Du temps de vos pères !

Écoutez. Je vais parler d'Angus. Il n'a pas d'autre nom. Pas de grand clan noble, pas de nom de village ou de ville dont il veuille se prévaloir. C'est un guerrier, un vétéran, déjà. Il se bat depuis qu'il a douze ans. Escarmouches, coups de main, brigandage... Il a tué bon nombre d'hommes, pillé des villages, brûlé des maisons. Il dit qu'il se bat pour l'argent, mais ce n'est pas vrai. En fait, il ne sait rien faire d'autre. Il excelle à l'épée, à la hache ou à mains nues. À cheval ou pied à terre. Sans enthousiasme, car il n'aime pas tuer. Soldat de fortune, voilà son métier. La guerre le nourrit.

Angus est sur la plaine de Maharkal, loin au sud d'ici, entre la forêt et la rivière Sieg. Vingt mille Keltés y sont rassemblés. »

La silhouette maigre de Kyle se découpait devant les flammes du foyer. Sa voix grave a obtenu le silence et partout dans la grande salle de la Grange, des bancs aux tables de buveurs, des vieux près de l'entrée aux gamins perchés sur les poutres, l'attention s'est tournée vers le conteur. C'est le talent des meilleurs bardes d'aller chercher chaque spectateur dans son coin d'ombre pour l'amener dans son histoire... Quand il a évoqué le nom de Maharkal, plus personne dans la salle n'a songé à ses affaires ou à sa conversation. Et moi, l'étranger, le porteur de cartes de visite, je me suis retrouvé assis le cul dans l'herbe, entouré par les vingt milles guerriers keltés du récit.

« Aujourd'hui, à Maharkal, la terre est riche des milliers d'hommes qui y sont tombés. L'herbe pousse verte là où s'étendent les cadavres. Les armes et les armures rouillent entre les roseaux ou bien sous les racines des arbres et il arrive souvent que les enfants qui vont jouer là-bas en ramènent un vieux poignard ou quelques lambeaux de cotte de mailles... Maintenant, à Maharkal, Atlans et Keltés sont mêlés, les ennemis s'enlacent sous la terre.

Pour Angus, Maharkal est une plaine rase sous un matin d'automne. Les Keltés sont au sud, autour de lui. Vingt mille hommes, venus de tous les clans occidentaux. Des jeunes et des vétérans, des guerriers d'élite et des mercenaires. Tout ce qui reste de la fierté du royaume de l'Ouest. Ils attendent, le cul dans l'herbe pleine de rosée, bouffant leurs dernières réserves, buvant pour se donner du courage. Leurs enseignes de bronze sont plantées de guingois dans le sol. Ils parlent, se vantent, chantent. Il y en a même certains qui prient.

La guerre avait commencé quatre mois plus tôt. Ici même, à Koronia ! Vous avez entendu parler de l'usurpateur, de ce prince Anton Calliclès de Dvern, qui était tout aussi prince que moi. Anton de Dvern...

Un homme riche avec beaucoup d'amis, beaucoup d'argent, beaucoup d'ambitions... Ici, à Koronia, voici le discours qu'il avait tenu aux oligarches, aux généraux, à la population : *Les Keltés sont dangereux ! Ils veulent piller votre cité, violer vos femmes, trancher les mains de vos enfants... L'Empire ne vous aidera pas... L'Empire est faible, il préfère céder devant eux, il n'ose plus se battre... Nous avons la meilleure armée du monde, nous avons nos canons, nos légions, pourquoi attendre ? Pourquoi attendre qu'ils nous attaquent ?*

Anton le Dvernien n'était peut-être pas plus prince que vous et moi, mais il était loin d'être un imbécile. Il savait que quand une population a peur, elle fait des bêtises... Et il avait promis aux soldats des légions de Koronia des terres prises sur les Keltés soumis. *Envahissons le royaume de l'Ouest*, ce furent ses mots. *Et nous nous le partagerons. Du simple soldat au général...*

Vingt mille Keltés le cul dans l'herbe, je vous dis. Morts de trouille, mais ne le montrant pas. Ils se demandent ce qu'ils foutent là, rassemblés par un gamin de quinze ans, face au plus puissant, au plus dangereux des adversaires : l'armée atlane. Les quatre légions de Koronia, victorieuses, au complet. Car ils sont là, les Atlans... De l'autre côté de la plaine. Ils se mettent en place, les petits groupes de fantassins se déplaçant en formation comme autant de briques métalliques construisant un mur infranchissable. Une ligne à la fois souple, puissante et mobile. Trente mille hommes. Dont six mille cavaliers... Et vingt canons, là-bas, sur la colline à l'ouest... Vous vous croyez peut-être courageux ? Vous aussi vous vous seriez compissés en voyant s'assembler l'armée atlane, en apercevant l'éclat des boucliers, des lances et des épées. Une troupe tellement disciplinée qu'elle agit comme un seul corps, le corps d'une bête immense et dure, pleine de dents et de griffes.

La guerre avait commencé quatre mois plus tôt. Anton de Dvern avait attendu l'occasion de se jeter sur les cinq clans de l'Ouest. Ap'Thain, le clan de l'ours, clan du roi, Ap'Natach, le sanglier, Ap'Lleman, le cygne, Ap'Fenris, le loup. Et Ap'Callaghan, clan de

l'aigle, le plus puissant, le plus prestigieux de tous. Eylir Ap'Callaghan le vieux était un putain de héros, grand combattant, grand seigneur... Il avait uni les clans de l'Ouest, obtenu par les armes l'admiration et l'obéissance de tous ses vassaux, la richesse et de bons traités avec les Atlans. Ce n'était que par injustice et jalousie que la couronne était tombée sur la tête de ce pauvre Arvik Ap'Thain, chef rusé et sans charisme. Eylir Ap'Callaghan, oui, c'était un bon seigneur, qui aurait dû être roi. Un sacré amateur de filles, aussi... Atlanes ou keltes, grandes dames ou servantes, à condition qu'elles aient la peau douce et les seins ronds. C'est ça qui a causé sa perte. Un soir, sa femme, folle de jalousie, en a eu assez de ses frasques et lui a planté un poignard dans le cœur. Sous les yeux de son amante, de celle qui partageait alors le lit du seigneur Callaghan. Eylir le vieux est mort dans son lit, un poignard de femme dans le cœur. Mort indigne d'un guerrier, mort indigne d'un chef ! Tristesse et honte sur les Callaghan !

Anton avait choisi ce moment pour attaquer. Il avait dirigé lui-même l'armée d'invasion... Il fallait frapper les Callaghan tant qu'ils étaient faibles, puis les autres tomberaient ensuite. Le roi de l'Ouest, Arvik Ap'Thain, avait pris alors une bonne décision. Il avait rassemblé les clans, secoué les Callaghan frappés de stupeur ou bien de honte, levé en masse une armée dans les villes, dans les villages, dans le fin fond des campagnes. Aux armes ! On en veut à vos terres, à vos enfants, à votre vie ! Plus de cent mille hommes s'étaient rassemblés en chantant, venus de tous les clans, chacun autour de son enseigne, chacun poussant son cri de guerre. *Fenris ! Lleman ! Natach ! Thain ! Callaghan !*

Ils avaient marché vers le nord, se portant à la rencontre des quatre légions. Ils étaient presque à quatre contre un. Près de la rivière Belverus, les clans s'étaient jetés en hurlant contre les murs d'acier atlans. Ils avaient chargé face aux canons, torses nus peints aux couleurs de la Déesse. Chaque clan de son côté, chaque clan à son tour, pour avoir le privilège de la victoire, la folie et la gloire... Idiots ! Fous ! Qu'espéraient-ils ?

Près de la moitié d'entre eux moururent ce jour-là. Arvik Ap'Thain s'était enfui, la queue entre les jambes. Un roi qui connaît la défaite peut-il encore régner ? Les clans étaient dispersés, les corbeaux festoyaient et Morregan riait dans l'autre monde. Fous !

Trois mois avant Maharkal, Angus s'était donc battu au Belverus. Il faisait partie des mercenaires engagés par Kulayn Ap'Callaghan, le régent, le frère d'Eylir. Il a vu les charges folles, la mort et la défaite. Ce n'est pas un idiot, ai-je dit. C'est un bon soldat. Il fait plus confiance à une cotte de mailles en bon acier qu'aux tatouages bleus de la Déesse. Et quand il faut reculer, il recule. En ordre, en protégeant ses voisins.

C'était il y a trois mois. Cela fait trois mois que les Atlans avancent au cœur du pays Callaghan, soumettant les places fortes, menaçant la capitale même, Beïssama. Trois mois que les Keltés attendent la soumission et la défaite... Mais... Certes, ils sont peut-être fous, barbares, violents... Mais ils ne sont pas des lâches ! Chez les Ap'Callaghan, quelque chose a changé. Le fils d'Eylir a pris le pouvoir dans le clan. »

À cet instant, il a fait une pause. On entendait juste craquer le bois dans le feu. Et le nom qu'il a prononcé a éclairé le regard des autres autant qu'une flamme du foyer. Ce nom a gonflé ma poitrine comme s'il m'appartenait, comme si l'entendre seulement suffisait à m'emplir de fierté.

« Allander. »

« Allander,

À l'époque de la guerre, c'était un gosse de quinze ans à peine, ayant grandi caché dans l'ombre de son père, un garçon sage et silencieux. Il n'a pas accepté la défaite. Pour ce gamin à peine monté à la tête de son clan, le combat n'était pas fini ! Il a demandé à tous les clans de rejoindre l'aigle des Callaghan, de s'unir de nouveau, pour continuer à se battre ! Sa voix parlait de courage, de mémoire, des héros qui jugent les guerriers depuis l'autre monde. Et ce gosse au regard fou qui visitait les clans au grand galop, en hurlant de retourner au combat, ce gosse a réussi à en convaincre quelques-uns.

Angus l'a vu pour la première fois, deux semaines après le Belverus, alors qu'il était en train de se saouler dans une auberge paumée. Allander est arrivé, escorté juste de quelques guerriers, avec ses longs cheveux blonds et son manteau noir, écumant de sueur sur un cheval épuisé. Il est rentré dans l'auberge, a secoué les soldats, a parlé de gloire et d'héroïsme, de chants et de mort au combat. Allander Ap'Callaghan, avec son regard ardent, ses colères teintées de démence et cette flamme en lui...

Quelques soldats l'ont écouté, quelques-uns l'ont suivi. Angus en faisait partie. Allander ne promettait aucune solde. Juste la gloire et la mort. »

Kyle l'errant allait et venait devant le feu, escogriffe bizarre, la main posée sur la garde d'une épée imaginaire. Son regard s'est posé sur chacun des spectateurs, sur les étudiants, les bourgeois, les ouvriers venus du Nolamon. Son regard s'est posé sur moi... Aurais-je osé suivre Allander ? Le suivrais-je, maintenant ?

« Ainsi, ils se sont retrouvés à Maharkal, ce matin-là, dans la plaine couverte de rosée. Des survivants du Belverus, quelques renforts envoyés par les Ap'Fenris ou les Ap'Natach, des paysans Callaghan et les derniers guerriers d'élite d'Eylir. Ses Compagnons, comme il les appelait. Ils ont attendu avant de rencontrer les Atlans, ils ont reculé, se sont cachés dans la forêt, sont passés par les collines, ont refusé le

combat une fois, deux fois, dix fois ! Mais maintenant ils sont coincés sans possibilité de repli. S'ils évitent la bataille une fois de plus, Anton de Dvern prendra Beïssama, la capitale Callaghan, et l'étoile atlane flottera sur les tours du Haut-Koensar... Ce serait la fin du clan Callaghan.

Les Keltes vont se battre de nouveau. Ils savent que pour la plupart d'entre eux, cette bataille sera la dernière. Que le Grand Cornu fera ce soir une ample moisson d'âmes... Mais ils mourront sans honte, versant leur sang pour défendre leur terre et leur jeune seigneur, Allander.

Les longues cornes de cuivre battent le rappel. Les hommes saisissent leurs armes, se lèvent. C'est bientôt midi, une des dernières belles journées d'automne. Angus vérifie son armure et ses armes, puis celles de ses compagnons. Il se bat dans l'infanterie, il dirige un petit groupe d'hommes, paysans et artisans mal armés venus des environs de Beïssama. Motivés mais inexpérimentés. Il les encourage, donne quelques bourrades. Les hommes se mettent en place. L'infanterie est dirigée par Legh ApTenar, ancien mercenaire passé au service des Callaghan, un homme courageux respecté par les vieux soldats. La cavalerie, massée entièrement sur le flanc gauche, est menée par Allander lui-même. Le flanc droit s'appuie contre la forêt. Ça y est. Les hommes sont en ligne. Les cavaliers trépignent. Les fantassins serrent fermement leurs longues lances ou leurs épées pour ceux qui en ont une.

En face résonnent les tambours atlans. La bataille commence. Angus sent ses tripes qui se nouent et il crache par terre. Ce sera son unique prière. Il est midi, le ciel est d'un bleu sans faille.

La cavalerie kelte s'élance au cri de : Callaghan ! Elle charge en masse sur la cavalerie atlane, en face, une mêlée sauvage s'engage, le porte-étendard d'Allander tombe, les Keltes ne savent plus où est leur chef ! Les cris et les hurlements parviennent assourdis au milieu des lignes de l'infanterie. Les canons atlans tonnent, la fumée s'élève dans les airs, les hommes tremblent. Angus sourit. Les canons sont trop loin, les projectiles n'atteindront pas les fantassins keltes, pas s'ils ne se rapprochent pas. Par contre, la cavalerie...

Un des voisins d'Angus veut courir, maintenant, oui, maintenant, courir contre le mur d'acier de l'infanterie atlane, courir contre les fantassins lourds qui avancent, bouclier contre bouclier. Courir pour ne plus avoir peur, courir pour ne plus attendre... Angus connaît ce sentiment. À Belverus, lui aussi a eu envie de courir, de se jeter contre les lances atlans pour mourir... Les Atlans n'attendent que ça. Peut-être, oui, que sous l'effet du choc leur première ligne peut se briser. Mais contrairement aux Keltes, les Atlans avancent sur trois lignes, chacune profonde d'une dizaine d'hommes. Et la furie kelte s'écrasera

pour mourir contre la deuxième ou, au mieux, la troisième. Donc il ne faut pas charger car ceux qui vont charger vont mourir.

Expliquer toutes ces considérations à ses voisins hurlants et furieux est au-delà de la capacité d'Angus. Ne trouvant pas d'autres arguments, il écrase son poing dans la figure du récalcitrant. On se serre les coudes, on échange des regards farouches. Quelqu'un commence une chanson et Angus reprend les paroles de sa voix sourde. Bientôt toute la ligne chante, pour ignorer la peur et les tripes qui se nouent, pour ignorer l'implacable infanterie atlante qui s'avance... »

*Ô feu ! Ô acier ! Ô chêne ! Ô terre et flots !
Les Keltés sont attaqués !
Tiens tête, toi qui es kelte de cœur !
Mieux vaut la colère que la honte de la défaite !
Combats pour ta liberté !*

Nous avons chanté, nous avons frappé avec nos bocks sur la table, nous avons entendu le pas des guerriers et les armes heurtant les boucliers !

« Les Atlants ne sont plus qu'à un jet de pierre. On distingue les regards des soldats de première ligne par-dessus les boucliers... Au loin, sur la gauche, la mêlée des cavaleries est confuse, charges et contre-charges se multiplient. Angus note que les canons atlants se sont tus. Une bonne chose. Alors il donne l'ordre. Le seul ordre qu'il a reçu avant la bataille. Quand vous verrez le blanc des yeux des Atlants, reculez. Restez en ligne, reculez en ordre, au rythme des tambours.

“Reculez !”

Les Keltés ne bougent pas. Ils ont bien entendu les instructions, ce matin, pourtant. Les jours précédents, ils se sont entraînés à reculer ensemble, en ligne... Mais ils ne bougent pas... Les Atlants ne sont plus qu'à quelques dizaines de pas.

“Reculez, bordel de merde ! Reculez !”

Alors on entend les tambours, dispersés parmi les guerriers. Roulement sourd. Bronn... Bronn... Bronn... Et mue par ce grondement régulier, la grande masse des soldats keltés fait un pas en arrière, puis un autre et encore un autre, restant face à l'armée atlante. Bronn... Bronn... Bronn... Étrange spectacle que ces guerriers keltés, fous de rage et de colère, le regard froid, l'arme serrée dans leur poing, qui reculent un pas après l'autre face à l'ennemi en beuglant leur chant de combat :

*Souffle de colère et tourbillon sur les villes,
Fumées et terres brûlées pour vous, paysans !
C'est le sang des Keltés qui coule.
Rassemblement devant la grande ville de Beïssama !*

Casse-leur la tête et le ventre !

Angus ricane. Les Atlans ne comprennent pas, ils hésitent, arrêtent un temps leur avance, et les Keltés continuent de reculer... Angus sait qu'ils ne pourront reculer indéfiniment. Derrière eux se trouvent des champs, des murets, leur belle ligne risque de se briser et alors les Atlans chargeront. Mais il n'en sera pas ainsi.

Il aperçoit une confusion dans les lignes ennemies. Le mur d'acier ploie de l'intérieur, se déforme, se courbe, se brise en un point. Et les grands chevaux des Ap'Callaghan enjambent les fantassins atlans morts. En tête, son cheval maculé de sang, le regard fou et l'épée à la main se tient l'enfant qui est venu chercher Angus dans cette auberge où il moisissait quelques semaines plus tôt, le chef qui a uni les Keltés par la force de sa parole, source de courage et de folie. Allander !

Cri d'espoir et de joie dans toutes les gorges... Callaghan ! Callaghan ! Les cavaliers keltés ont vaincu par leur fougue les cavaliers atlans et pris l'infanterie à revers... Callaghan ! Callaghan ! Il n'est plus temps de reculer, maintenant, le mouvement s'inverse comme une grande marée d'équinoxe. Angus sent un souffle puissant dans son cœur et la rage du combat lui fait serrer le poing sur sa hache. Bientôt des mères et des épouses pleureront dans les grandes demeures bourgeoises de Koronia... Ils courent vers leur seigneur, leur étendard, leur roi... Ils vont le rejoindre au cœur du combat. Ils viennent se battre pour lui, ils viennent mourir pour lui. Callaghan !

C'est le temps de la bataille ! Donnons à bouffer aux charognards ! »

Cent mille sont rassemblés sur la plaine !

Chant et plainte et combat !

Chant de victoire et danse à toi, soleil,

Chant d'espoir et de combat !

Que l'arc-en-ciel brille sur leur front !

Et nous nous sommes levés, nous avons fait trembler les murs de nos voix unies. Nos pieds qui martelaient le sol étaient ceux d'une armée prête à partir, le cœur gonflé par le chant et le souvenir de nos aînés tombés pendant le combat. Allander Ap'Callaghan ! Un nom qui flottait comme une oriflamme, pour qui nous aurions donné notre sang, maintenant dans cette auberge, sous les yeux du conteur...

Le chant s'est tu. Nous l'avions repris dix fois, dix fois nous avons appelé à la bataille et au combat, puis nous sommes retombés, épuisés, sur nos bancs. Alors, le visage humide de sueur, les cheveux collés à son front, Kyle a repris la parole.

« Oui, combat et victoire ! Angus s'est bien battu, on se souviendra de lui ! Angus de Maharkal, voici son nom ! Les Atlans sont

vaincus, comme ils seront de nouveau vaincus au fleuve rouge, puis ici même, aux portes de Koronia... L'usurpateur sera chassé, la paix conclue avec l'Empire. Oui, l'enfant Ap'Callaghan a le sang d'un roi, et il régnera ! Des milliers d'hommes sont tombés, sang, carnages et massacres, le Grand Cornu en a emmené sa part dans les brumes de l'autre monde.

Écoutez-moi ! Je vous parle de celui qui balayé le monde d'un vent de colère, de conquêtes et de destruction ! Je vous parle de celui qui a réveillé le souffle de la terre ! Je vous parle du héros des Keltes, d'un héros digne des Keltes ! »

Quelqu'un a crié : « Raconte-nous comment il a régné !

— Je vous le raconterai demain ! » Kyle a écrasé son chapeau sur sa tête et est retourné s'asseoir, ignorant les cris et les protestations.

Je suis sorti de la Grange. Une pluie froide a chassé les visions de bataille. Dehors, tout était noir et calme... Mon ivresse se dissipait, j'étais enthousiaste et effrayé. Étais-je devenu kelte ? Non, et je ne le serai jamais. Mais ce soir-là, par les mots et le feu, par le regard et la voix, j'étais entré dans une grande histoire.

Dans l'auberge, des musiciens avaient sorti leurs instruments et commencé à jouer une danse kelte énervante, un rythme enjoué qui tourne, tourne, tourne et remplit la tête et le corps. J'entendais les pas des danseurs frapper le sol avec force, comme s'ils se défoulaient dans la danse des combats qu'ils n'avaient pas livrés. Et des dizaines de voix hurlaient en chœur :

*Tam tam dir o dir
Tam tam dir a tam tam tam...
Dir a tam tam tam
dir o dir a tam !*

Je suis rentré à la pension, gardant précieusement le souffle et l'enthousiasme qui venaient de m'être transmis. Je savais qu'une nuit de sommeil, une journée de travail, un rien pourrait chasser cette folie de mon cœur, me faire oublier ce qui m'avait été donné. L'élan, la grandeur, la vie, l'union derrière un nom sacré, Allander Ap'Callaghan, triomphe et gloire.

Je devais faire quelque chose, transmettre à mon tour ce trésor.

Je me suis installé dans le petit salon où Madame travaillait habituellement, j'ai pris un de mes cahiers et j'ai couché le récit sur le papier à la lumière d'une lampe à huile. J'avais pris conscience d'être à la frontière de deux mondes. L'Empire civilisé et les terres keltes, où ni les livres, ni les villes, ni le dieu des Atlans ne s'étaient vraiment implantés. Et à Koronia, cité kelte d'origine, dominée par les Atlans, ces deux mondes se rencontraient.

Je suis sorti de ma transe quand les cloches ont sonné minuit, la main douloureuse et le souffle court, encore étonné de tout ce qui s'était produit. Alors je me suis rendu compte que la sœur Serena me regardait depuis le pas de la porte. Elle pouvait tout aussi bien être là depuis une heure, mais je soupçonne qu'elle venait tout juste de descendre... Elle avait dû oublier quelque chose dans le salon.

J'ai croisé le regard de M^{me} Serena Fonte et je l'ai vue pour la première fois. Elle était pieds nus et portait une chemise de nuit très simple. Ses cheveux noirs défaits tombaient sur ses épaules, elle était à la fois détendue et attentive. J'ai vu que la travailleuse sérieuse et obstinée était une femme, que la religieuse austère pouvait être belle... Et à penser cela devant elle je me suis senti rougir. J'ai balbutié : « Je... j'écrivais. Quelques mots sur une histoire entendue ce soir, vous savez, un de ces conteurs... L'histoire d'Allander Ap'Callaghan, la bataille de Maharkal... »

Elle est entrée dans le petit salon, elle a vu mon cahier. Elle parlait doucement pour ne pas réveiller les autres pensionnaires endormis.

« Bonsoir... La bataille de Maharkal... Puis-je lire ce que vous avez écrit ? »

Elle m'a souri. Elle aussi me voyait pour la première fois je crois. J'ai compris que j'aimais bien cette femme, que j'avais envie de pouvoir lui parler, que malgré notre différence d'âge et de statut, je voulais m'en faire une amie. Alors je lui ai laissé mon cahier et avec lui tout le souffle de la bataille. Nous nous sommes souhaité le bonsoir tout doucement et sommes allés nous coucher.

Le lendemain matin, nous nous sommes revus dans le même petit salon. Elle, assise derrière sa table de travail couverte de documents, en piles bien ordonnées, ses cheveux dissimulés par son voile blanc. Moi, debout en face d'elle dans ma tenue brune de domestique, attendant ses instructions. Elle a signé deux lettres et les a cachetées, m'a indiqué les personnes à qui les porter. Puis elle a levé les yeux vers moi.

« Je vous rends votre cahier. Vos mots et ceux du conteur sont justes. Je ne puis aller écouter la suite moi-même. Ferez-vous cela pour moi ? Vous pourrez m'écrire ce que vous entendrez... Vous vous en sortez plutôt bien. »

J'ai osé une question un peu personnelle, croyant que l'air du matin aurait conservé un peu de la magie de notre rencontre nocturne : « Vous connaissiez déjà ces histoires, Madame ? L'histoire des Keltes vous intéresse ? »

— Oui je connais déjà ces histoires. Mon père est mort à Maharkal, face aux soldats d'Allander. Bonne journée, monsieur. Rapportez-moi votre cahier, ce soir. »

Un peu gêné, je suis sorti dans la grisaille koronienne. Et l'après-midi, je suis retourné à la Grange.

MEYRIN

*L'alliance des clans Vilna et Callaghan.
Allander, 2^e récit. (Notes pour Serena Fonte.)*

La pluie frappait le toit de la Grange. Dans la partie de la salle la plus éloignée du bar, on marchait sur la terre nue, vite transformée en boue par l'eau ramenée par les visiteurs. Les vêtements des clients qui se massaient près du feu fumaient de vapeur.

Les vêtements et le grand chapeau de Kyle étaient secs, il avait dû passer la nuit ici. Assis dos au bar, il regardait les clients d'un air rêveur. Quand je suis passé près de lui, il s'est levé brusquement et m'a posé la main sur l'épaule, comme si j'étais une vieille connaissance. J'ai sursauté, affolé.

« Tu es revenu ? a-t-il dit. N'aie pas peur ! Puisque tu es là, ce soir j'aurai quelque chose pour toi. »

J'ai voulu répondre, j'ai balbutié, pris par la timidité. Je n'étais qu'un spectateur et lui pouvait créer des batailles, comment aurais-je pu croiser son regard ? Bien sûr, je me trompais. Il n'était qu'un homme aux longues jambes et au visage creusé, fatigué par ses voyages. Quelque chose pour moi...

Je suis allé m'installer dans l'ombre, loin de lui. Il m'a regardé m'éloigner, incertain, comme s'il n'était pas sûr d'avoir parlé à la bonne personne. Dehors, il faisait si sombre que Bolger a demandé aux filles d'allumer les lampes. Quelques autres clients sont arrivés, ceux de la veille avaient fait rappliquer leurs amis, je n'étais pas le seul à avoir été transporté. Kyle a attendu encore un peu, le silence s'est fait peu à peu. Nous étions respectueux comme au Temple.

« Il pleut. Cette sale pluie d'hiver, qui ruisselle sur votre nuque et vous donne envie de rejoindre vite la lumière et la chaleur de la maison. C'est l'hiver. Adorovakis est couverte de neige sale.

Adorovakis, au bord du Donau. La plus grande cité kelte. De belles maisons de pierre resserrées autour du Hornburg, le château des Ap'Vilna. Des murailles, des ponts fortifiés traversant le fleuve. Une population immense, industrielle et prospère. Des artisans, des bourgeois, des voleurs. Quelques bardes et des prêtres unidéistes.

Il pleut, pour la première fois de l'hiver. La pluie lave la neige accumulée sur les toits, elle fait baver la boue dans les rues, elle fait gonfler le bois des charpentes. Le genre de temps où vous seriez resté chez vous, près du feu... Pourtant, ce jour-là, tout le monde est dehors depuis le matin. Les artisans, les bourgeois, les voleurs. Les bardes et les prêtres. Les femmes et les enfants. Mais peu de guerriers, peu de soldats. Car ils sont à la guerre.

Je vais vous parler de Meyrin Ap'Vilna.

Meyrin Ap'Vilna attend dans la salle du trône, au cœur du château du Hornburg. Elle a eu quinze ans pendant l'automne, elle n'a encore jamais fêté Beltane. Ses yeux sont bleus, comme ceux de son père. Son visage est fermé, sa coiffure austère. Elle ne laisse pas deviner la peur et l'angoisse qui lui tordent les entrailles. Par les grandes fenêtres en ogive, elle voit l'ouest de la ville et la foule dense et noire dans les rues. Elle est la fille aînée du roi Durin.

Le roi Durin Ap'Vilna a fait réparer les murailles de la ville, a dressé les tours les plus hautes, a équipé ses soldats des meilleures épées atlanes. Il a fait apprendre à ses forgerons à fabriquer des lames encore meilleures. C'était un vieux roi, fier et sans pitié, qui passait par l'épée ceux de ses vassaux qui osaient se rebeller.

Le visage ridé, le regard dur, il n'a cessé de parcourir ses terres à la tête de ses troupes pour maintenir la paix. Trois ans plus tôt, avec l'aide des clans Ap'Owen et Ap'Brendam, ses alliés historiques, il a fondé le royaume kelte de l'Est. Il a fait régner l'ordre sur les terres de l'Est, il a permis aux villes de grandir, aux paysans de prospérer. C'était un homme dur, mais un bon roi, aimé de son peuple. Aimé des gens qui attendent, là-dehors, qui se laissent tremper par cette pluie qui ne cesse de tomber depuis trois jours. Aimé et compris par sa fille, qui attend à la fenêtre, au pied du trône creusé dans un chêne.

Durin Ap'Vilna, le seul homme qui aurait fait un aussi bon roi de tous les Keltés qu'Eylir Ap'Callaghan. Les deux se connaissaient, s'estimaient et ne s'aimaient pas.

Mais voilà. Ça fait bientôt deux ans qu'Eylir le vieux est mort. Et un peu plus d'un an que le tonnerre de Maharkal s'est fait entendre.

Il y a ce nom qui parcourt la foule comme une vague, passant de rue en rue, de maison en maison, jusqu'à la salle du trône où il alimente les murmures des courtisans. Allander Ap'Callaghan. L'enfant-roi. Allander, qui a vaincu l'armée de l'usurpateur à Maharkal, qui l'a battu une nouvelle fois lors d'une bataille si sanglante qu'on l'a appelée la bataille du fleuve rouge, et qui l'a écrasé, enfin, devant les murs mêmes de cette ville, ici, à Koronia.

Anton de Dvern, l'usurpateur qui n'était pas plus prince que vous et moi, a fui si loin que nul ne sait ce qui est advenu de lui. Les armées et les limiers de l'Empire sont arrivés pour mettre un peu d'ordre. Allander, grand seigneur, ne voulait pas la guerre contre l'empereur

Rhadamanthe. Il a rendu Koronia après y avoir séjourné une saison, non sans réclamer des terres à l'Empire pour lui et ses alliés. Et l'Empire, qui ne voulait pas la guerre non plus, a cédé.

Les Keltes du royaume de l'Est ont appris avec soulagement que le jeune seigneur rentrait dans sa capitale, se faire sacrer roi du royaume de l'Ouest et y laisser reposer son armée.

C'était mal le connaître. Le souffle qui était né à Maharkal allait se transformer en tempête... Après quelques mois de repos seulement, Allander rassemble de nouveau son armée et marche sur le royaume de l'Est. Sur Cardhann. Sur Adorovakis. En plein hiver.

On ne se bat pas, en hiver. Ravitailler les soldats est trop difficile et les routes couvertes de neige ralentissent les armées. Mais Allander s'en moque. Il ne promet que la victoire et la gloire à ses soldats et ceux-ci le suivent dans le froid et le gel. Ils ont vu la flamme qui brûle en leur roi, ils ont senti le vent qui se lève...

Le roi Durin a appelé ses alliés. Il a rassemblé ses lanciers, ses cavaliers, et il tend une embuscade à l'armée de l'Ouest lorsqu'elle s'aventure imprudemment dans les montagnes. Une bataille dans la neige et la glace... l'armée de l'Ouest est dispersée... on dit qu'Allander est mort. Victorieux, Durin rentre se faire acclamer à Adorovakis. Les Ap'Callaghan ne vaincront pas les Ap'Vilna. L'aigle ne triomphera pas du cerf.

Mais un mois plus tard est arrivée une nouvelle alarmante. Allander venait de prendre la cité de Kirchonn, à cinq jours de cheval d'Adorovakis. Une armée surgie de nulle part, menée par le jeune roi Ap'Callaghan, a pillé une cité voisine de la capitale Ap'Vilna... Se serait-on trompé ? L'armée vaincue dans les montagnes n'avait-elle été qu'un leurre ?

Qu'importe. Le roi Durin a sonné le rappel des lanciers et des cavaliers. Les guerriers sacrés Ap'Brendam sur les grands chevaux noirs. Les farouches soldats des plaines du Donau. Son armée était immense et puissante.

La princesse Meyrin a embrassé farouchement son père et a caché ses larmes d'enfant. La guerre lui fait peur. Ces files de soldats, ces hommes sombres portant de longues épées l'effraient... Mais une fille de roi n'a pas le droit d'avoir peur, alors elle n'a rien montré de ses sentiments. Elle est retournée dans ses appartements, attendant des nouvelles. Et les nouvelles sont venues. Très vite.

L'armée du roi Durin a affronté l'armée de l'Ouest devant Kirchonn. La bataille a été indécise, nul ne pouvait dire qui était vainqueur. L'armée de Durin a perdu beaucoup d'hommes, l'armée Ap'Callaghan a une nouvelle fois disparu. »

La pluie sur le toit de la Grange n'était plus la pluie de Koronia mais celle d'Adorovakis. Les voûtes du château du Hornburg avaient remplacé le plafond noir de l'auberge, nos murmures inquiets étaient

ceux du clan Ap'Vilna en guerre. Au fond de la salle, un ivrogne qui n'avait rien compris s'est mis à chanter : Casse-leur la tête et le ventre, casse-leur la tête et le ventre... Son voisin l'a fait taire.

« Les deux armées se sont retrouvées une semaine plus tard sur la plaine enneigée de Moronn, non loin de la forêt du même nom, qui cache des passages vers l'autre monde. À Moronn, les clans de l'Ouest ont affronté les clans de l'Est, le jeune roi s'est retrouvé face au vieux roi pour la seconde fois.

On en est là. On ne sait pas encore qui est vainqueur...

Dans les rues d'Adorovakis, les citoyens attendent des nouvelles de la bataille. Des habitants des villages éloignés disent avoir vu des cavaliers portant l'enseigne de l'aigle Ap'Callaghan. D'autres parlent de ceux arborant le cerf Ap'Vilna. Et depuis ce matin, il paraît qu'une armée approche, qu'elle vient vers la ville.

À midi, malgré la pluie qui détrempe les robes, les manteaux et les chapeaux, le peuple inquiet se masse sur les murs de l'ouest, en haut des tours, pour voir, pour savoir enfin ce qui s'est passé à Moronn. Pour conjurer le sort, ou bien par prévoyance, les rues ont déjà été pavoisées aux couleurs du cerf. De grands étendards vert et blanc pendent aux façades des maisons tout le long de la rue qui mène au Hornburg. Dans les cuisines du château, le banquet est prêt, un bain brûlant attend le roi. La princesse Meyrin a revêtu une longue robe verte brodée d'or. Elle porte coiffure et bijoux de fête.

La rumeur s'enfle, on aperçoit une troupe. Ses couleurs ? Impossible à voir, dans cette lumière grise de crépuscule. Juste une marée compacte et sombre, un serpent d'hommes, de cavaliers, avançant tranquillement vers la cité. "S'ils étaient des pillards, ils viendraient vers nous au galop", lancent ceux qui veulent se rassurer.

Puis ils s'approchent, on les voit mieux. On distingue la forme des enseignes de bronze, les couleurs des cavaliers. Noir et or. L'aigle a vaincu.

La foule est saisie d'une étrange stupeur. On le savait, mais on refusait de le reconnaître. On s'en doutait, mais on refusait de penser que cela puisse se produire. La grande armée du roi Durin, vaincue par un enfant, à la tête d'hommes épuisés par la marche et par l'hiver. Les grands clans du royaume de l'Est balayés par une troupe de paysans recrutés autour de Beïssama. Ce ne peut être le fait d'un homme. C'est la volonté des dieux.

Les Keltés sont un peuple fataliste.

C'est sans doute pour cela que les habitants d'Adorovakis n'ont même pas pris la peine de fermer les portes de leur ville, qu'ils n'ont même pas cherché à résister en s'enfermant derrière leurs belles murailles. Ce jour-là, l'ensemble des Keltés a compris que les dieux soutenaient Allander Ap'Callaghan. Et que rien n'est impossible à celui qu'ils aiment.

Il passe les portes de la ville, chevauchant en tête de ses troupes. Il est tête nue et torse nu. Ses longs cheveux sont collés dans son dos par la pluie, l'eau ruisselle sur son visage, sur sa poitrine. Il avance dans les rues, sous les étendards détrem্পés des Ap'Vilna. Son visage est ferme, son regard ne quitte pas le château.

Sur son passage, la foule fait silence. Ils sont fascinés par le jeune roi, qui marche sans frissonner ni trembler sous la pluie glaciale. Par ce beau jeune homme imperturbable à l'apparence de statue...

Et derrière lui vient la rumeur, folle et sans cesse amplifiée. Le roi Durin est mort à Moronn, la victoire des Callaghan est écrasante, il y a tellement de cadavres sur le champ de bataille que le vol des charognards a obscurci le ciel comme une nuit en plein jour...

La rumeur se propage comme une fumée, monte jusqu'au château, jusque dans la salle du trône où les courtisans regardent la progression de l'armée ennemie dans les rues de leur cité. Le roi est mort... Le roi est mort... Meyrin tremble, seule face à la ville. Elle se protège la poitrine de ses bras, comme pour se réchauffer. Le roi est mort. Son père est mort. Elle ne pleurera pas. Non, elle ne pleurera pas.

Le Callaghan approche, il suit la route qui monte le long du château, il est dans les murs. Frappés de la même stupeur que la foule, marqués par l'aura du héros, les soldats l'ont laissé entrer sans combattre. Les courtisans murmurent, ils sont comme un troupeau sans maître. Donal Ap'Vilna, jeune cousin de la princesse, parle de se battre en personne contre le jeune roi, d'autres renchérissent, posent la main sur leurs épées. Seul le Haut-Druide Amter ne dit rien. Sa voix grondante se tait aujourd'hui. Il observe la cour de sous ses sourcils broussailleux, son disciple à sa gauche.

Alors Meyrin se détourne de la fenêtre, faisant face à la cour. Aucune trace de larmes sur son visage. Son regard est dur, comme celui de son père. À cet instant, l'enfant en elle est morte. Les courtisans se taisent.

“Écartez-vous !”

Elle s'avance au milieu d'eux. Ils reculent vers les murs, impressionnés. Elle se tient dos au trône, ce siège royal creusé dans un chêne majestueux dont le tronc traverse le plafond. Elle se dresse face aux grandes portes, mince silhouette fière et ferme. Les portes s'ouvrent en grand. »

J'étais la reine portant sur mes épaules de quinze ans tout le poids de mon clan. J'étais Allander foulant pour la première fois le sol de la demeure de mon ennemi... De ces deux volontés face à face, l'une devait plier.

« Allander entre, ruisselant de pluie. Lui et ses cavaliers ont mis pied à terre, leurs bottes laissent des marques luisantes sur les dalles de la salle du trône. Il avance à grands pas vers la princesse, son regard ne se détache pas d'elle. Il n'a plus rien du jeune homme fou et

enthousiaste qui recrutait ses troupes dans les auberges de son pays... C'est un guerrier froid et implacable. Ses Compagnons le suivent de près, des hommes silencieux portant de grands boucliers ovales et de longues épées.

“Tu es Meyrin Ap’Vilna.”

Sa voix résonne sous la grande voûte. Il s’est arrêté devant elle, il est plus grand qu’elle, mais elle ne détourne pas les yeux quand il la regarde.

“Je suis Meyrin Ap’Vilna. Où est mon père ?

— Je l’ai tué.”

La haine apparaît sur le visage de la jeune femme. Elle saisit la dague à la ceinture d’Allander, le frappe à l’abdomen. Le sang coule, mais la blessure n’est pas profonde... Ce n’est pas maintenant qu’Allander Ap’Callaghan mourra de la main d’une femme. La main du roi se referme sur le poignet de Meyrin, le serre si fort que la dague tombe au sol.

Il pose les mains sur ses épaules comme pour une accolade. Elle tremble de peur et de rage. Alors il déchire la robe et sa chemise, jusqu’à ce qu’elle se tienne nue et frissonnante devant lui. Il la jette à terre. Les Compagnons martèlent leurs boucliers de leurs épées, faisant trembler les vitraux cerclés de plomb. Et Allander Ap’Callaghan viole Meyrin Ap’Vilna, lui prenant son honneur et sa virginité, au pied du trône de son père... Le bruit des armes contre les boucliers couvre ses cris.

Il se relève.

Silence.

Meyrin rabat contre sa poitrine ses vêtements déchirés.

Le roi parle : “Tu seras ma femme et ma reine. Tu porteras mon fils.”

Elle baisse les yeux, pleure de rage. Il sourit.

Et autour de lui, la cour l’acclame

Callaghan !

Callaghan !

Callaghan ! »

Nous avons frappé nos tables à coups sourds comme le roi violait la reine... Les femmes ont regardé les hommes avec la peur dans les yeux, les serveuses se sont réfugiées le long des murs. Kyle a parlé d’un ton amer, comme si notre réaction l’attristait sans qu’on n’y puisse rien...

« Allander a eu raison pour deux choses. Elle a été sa femme et sa reine, la seule reine qui pouvait être digne de lui... Grâce à elle, Allander réussira ce qu’aucun Kelte n’avait réussi depuis le roi Llyr Ap’Dana, au début des temps. Par son père, il était devenu roi des Keltés occidentaux. Par sa femme, il deviendra roi des Keltés orientaux.

Tous les Keltés sous un seul commandement, sous une seule couronne... Un Haut-Roi. Après son passage à Adorovakis, Amter le mène à la pierre de Fáll, et la pierre crie, comme elle crie pour tous ceux qui sont dignes de régner. Allander Ap'Callaghan devient le Haut-Roi des Keltés, l'homme dont la parole lie tous les clans. Son corps est la terre, sa parole modèle le monde. Mais croyez-vous que cette couronne suffise à son orgueil ? »

Kyle s'est tu, essoufflé. Peu à peu nous nous sommes tus nous aussi. Alors Kyle a crié : « Croyez-vous que cette couronne lui ait suffi ? »

Et nous étions tous silencieux, surpris par la colère qui habitait le conteur en cet instant. Kyle a soupiré.

« Non, bien sûr. Même le cri de la pierre, même tous les clans, même le Haut-Royaume, cela ne pouvait suffire. La gloire appelle toujours à plus de gloire. Allander a regardé vers l'ouest, il a vu l'empire des Atlans, le plus grand, le plus puissant de tous. Il a vu l'Empereur-Dieu, Rhadamanthe d'Atlantys, l'homme le plus puissant et le plus sage de l'univers. Alors Allander a rêvé de l'égaliser. Et je vous dirai ce soir comment il a accompli ce rêve. Maintenant, je veux me reposer. »

Nous nous sommes éveillés peu à peu de ce rêve sombre, les conversations ont repris. Certains hommes baissaient les yeux, d'autres faisaient de grasses plaisanteries sur la putain kelte qui en avait eu pour son compte. Une femme, outrée, a quitté bruyamment les lieux. Le frou-frou de ses jupes et son teint rouge en ont fait rire certains, l'atmosphère s'est peu à peu détendue. Et j'essayais de justifier le Haut-Roi. N'était-ce pas nécessaire d'épouser Meyrin Ap'Vilna, même de force, pour unir tous les clans ? Et je rêvais de l'homme qui voulait égaler l'Empereur-Dieu.

Kyle buvait sa bière, j'avais l'impression qu'il hésitait à continuer.

J'ai passé les deux heures qui ont suivi à écrire frénétiquement dans mon cahier. Pendant ce temps les gens continuaient à entrer dans l'auberge et une foule mouillée s'agglutinait autour des tables. Les serveuses étaient débordées. Ça sentait la bière et le ragoût. Je craignais le moment où quelques Keltés à moitié ivres jugeraient ma table d'écrivain digne d'intérêt. Mais ça ne s'est pas produit, car la personne qui m'a rejoint n'était pas du genre à m'attirer des ennuis.

Jude avait l'air sombre. Sa veste à longs pans noirs lui donnait un air de corbeau et il avait pris son épée. J'ignorais qu'il disposait d'une autorisation pour circuler armé. J'ai arrêté de me relire et je lui ai demandé : « Qu'est-ce que tu fous là ? L'Empire est en danger ? »

Il m'a fait un sourire crétin.

« Sur le conseil de Madame, je suis venu aussi pour écouter les jolies histoires keltés. Je ne plaisante pas. Où est le bonhomme ? »

J'ai cherché mon conteur des yeux. Kyle était en train de manger avec appétit à une des meilleures tables, près du feu. Il parlait aimablement avec une servante, mais je devinais dans son attitude que ce n'était qu'une pause avant de s'attaquer à quelque chose de plus grave. Je sentais une tension, un orage qui ne demandait qu'à jaillir... Toute la salle le sentait aussi.

« Ce n'est même pas un vrai Kelte, a dit Jude. Mais ça n'a aucune importance... »

Il s'est replongé dans sa bière et n'a plus rien dit. Bientôt, les bruits de couverts se sont tus, les conversations joyeuses se sont muées en murmures discrets et le conteur a repris la parole.

RHADAMANTHE

Le Roi blanc et le Roi rouge.

Allander, 3^e récit. (Notes pour Serena Fonte.)

« Plus de cinq ans ont passé depuis les batailles de Maharkal et de Moronn, là où le roi Durin a été vaincu. Et là, j'entre en scène, moi, Kyle, qui vous parle. J'entre en scène à Salania, la porte d'Orient. Chassez la pluie, le brouillard et la boue de Koronia, passez au bord de la mer, dans une belle ville aux maisons blanches baignées de soleil. Voyez la mer, d'un bleu éclatant, voyez les oliviers, les petites cours pleines d'ombre, pensez au vin sucré, au port qui pue le poisson, le sel et la sueur. À Salania s'arrêtent tous les bateaux qui vont d'une mer à l'autre, tous les marchands qui circulent entre l'Orient et l'Occident. Et l'acropole s'élève au centre de la ville, avec le grand temple blanc de l'Unique aux deux clochers, et le palais à côté des jardins suspendus de la princesse. »

Jude a bougé, allongeant confortablement les jambes, mais je ne le voyais déjà plus. J'étais à Salania et je voyais l'horizon bleu de la mer, loin au-delà des murs de la Grange. Capturé par la voix de Kyle, je voyageais comme je n'avais jamais voyagé.

« La princesse... Depuis mon arrivée j'avais beaucoup entendu parler d'elle. Eldia Sarenis, la princesse borgne. Son œil manquant n'enlevait pas grand-chose à sa beauté. Une belle et jeune veuve, avec son bandeau ouvragé sur le visage et ses dizaines d'amants. Avec ses prisons, aussi. Et ses bourreaux pour tous ceux qui contestaient sa façon de gouverner. Pas une princesse facile croyez-moi, une vraie femme d'État.

J'étais là depuis deux semaines. Je passais du bon temps, je faisais la sieste à l'ombre des oliviers, j'allais raconter mes histoires dans les auberges, le soir, je parlais avec les gens, je traînais sur le port. Je faisais comme tout le monde.

J'attendais.

Les gens remettaient à plus tard la signature des affaires, ils repoussaient la date des mariages, ils hésitaient à reprendre la mer...

Ils attendaient.

Qui donc ? Allander ? Non, pas Allander.

Allander était là depuis deux semaines. J'étais arrivé avec lui, ou plutôt avec son armée. Oui, les Keltés étaient en ville, ici, à Salania, loin de chez eux. Des milliers de Keltés, suant sous le soleil, piétinant les champs et les jardins autour de la ville, là où ils avaient installé leurs campements. Buvant le vin de Salania, car là-bas ils ne savent pas faire la bière. Ils attendaient eux aussi, ils se battaient entre eux pour passer le temps... Ils formaient une armée puissante, alors. Je vous ai dit, Maharkal et Moronn remontaient à plus de cinq ans. Depuis, Allander avait écrasé les tribus nomades des Ap'Osrach, il avait étendu sa domination sur la plaine infinie. Puis il avait soumis les clans indépendants du sud, et enfin, quand il n'y a plus eu de Keltés à vaincre, il s'est tourné vers l'extérieur du royaume, laissant Meyrin Ap'Vilna, sa femme, gouverner les Keltés en son absence. Il ne devait jamais revenir.

Le Haut-Roi des Keltés, l'aigle d'Occident, souffle de gloire et de colère, s'est tourné vers la république de Galtin, ce vieil État plein de cités à moitié indépendantes, si indépendantes que la République était alors en pleine guerre civile.

Allander s'est arrangé pour que l'une des cités l'appelle à l'aide. Et dès que la porte de la République lui a été ouverte, la furie kelte s'y est engouffrée. Il a joué une cité contre l'autre, un camp contre l'autre, a battu tout le monde et a ramassé la mise. Il lui a fallu deux ans, pas plus, pour se faire élire premier Citoyen de la République disposant des pouvoirs exceptionnels. Étonnant ! Lui, le Haut-Roi des Keltés, venant se mêler de ces politiques byzantines ! Ses soldats n'y comprenaient rien, mais lui s'en sortait plutôt bien.

Et il est arrivé là, à Salania, la ville le plus au sud de la République, épargnée par les conflits. Il est arrivé là, avec son armée qui l'adorait. Ses Compagnons, cavaliers pleins de fureur, ses lanciers de Galtin, ses archers aux cheveux longs et les bardes qui chantaient sa légende. Ils se sont tous échoués là, à Salania, épuisés par la chaleur, et maintenant ils attendent, et il attend lui aussi.

Qui attendent-ils ? Ils attendent les Atlans. On attend l'Empereur. On attend l'homme le plus puissant du monde, Rhadamanthe d'Atlantys lui-même.

Oui, signez-vous, c'est bien de lui que je parle, de celui qui, de là-bas, d'Atlantys, veille à vos destinées.

L'Empire atlan, là-bas, à l'ouest. Immense, incroyablement puissant, adorant l'Unique. L'Empire et son cortège de villes toutes plus incroyables l'une que l'autre... Dvern, Aria, Calcys... Et au-dessus de toutes, plus grande et plus belle que toutes, Atlantys, la capitale du monde. Cet Empire dont ici, à Koronia, nous ne sommes qu'une colonie. L'empire d'Elmanthe le Bienheureux puis de Rhadamanthe le Sage, son fils, les Empereurs Incarnats, Dieux vivants, l'Unique fait homme, Savoir et Lumière...

À Salania, tout ça leur paraissait très lointain. En Orient, ils refusaient d'admettre la divinité de l'Empereur, ils disaient que l'Unique n'avait jamais eu qu'un seul Incarnat, Andall le pèlerin.

Un dieu fait homme, de nos jours, tout ça ne leur paraissait pas très crédible et ils faisaient comme toi, là-bas. Ils crachaient par terre quand on prononçait le nom de l'Empereur. Mais maintenant ils ne fanfaronnent plus trop, non. Parce que c'est facile de se moquer des puissants quand ils sont loin. Ça l'est moins quand ils décident de vous rendre visite.

Rhadamanthe visitait les colonies, il est même passé ici, à Koronia, je suis sûr que la plupart d'entre vous s'en souviennent. Puis il a continué plus loin vers l'est, venant rencontrer les rois et les princes d'Orient. Venant rencontrer Eldia Sarenis, la princesse borgne. Venant rencontrer le Haut-Roi des Keltes.

Alors on l'attend. On regarde la mer avec impatience et résignation, comme si on se préparait à un phénomène naturel ravageur et inéluctable.

Les premiers navires arrivent. De grands navires de ligne à trois mâts, avec leurs dizaines de canons et leurs voiles comme des ailes blanches posées sur l'eau. Des navires de guerre, immenses et beaux, qui donnent l'impression d'occuper tout entier le grand port de Salania. L'escorte de Sa Majesté. La flotte de guerre de l'Empire, dont les canons peuvent dévaster une ville. La flotte de guerre de l'Empire, qui confère à ce dernier la domination totale des mers...

Vous savez que je ne suis pas un guerrier. Et même si j'en parle beaucoup, je n'aime pas la guerre. Mais ces navires sont beaux et nobles et même moi ce jour-là, je les regarde depuis le port, comme n'importe quel môme. Je compte les voiles et les canons et j'imagine l'Empire entier en déplacement, avec ses cités, ses forteresses, ses montagnes, ses plaines, ses paysans, ses nobles et ses savants, j'imagine toutes ces choses qui recouvrent Salania de leur aile. Et la belle ville blanche au bord de la mer si bleue me paraît soudain fragile et éphémère...

Puis d'autres navires arrivent dans la journée et les derniers le lendemain. La population, impressionnée, comprend qu'on ne recevra pas ce visiteur-là comme le prince d'une cité ennemie, ni même comme le Haut-Roi des Keltes, ce barbare à la tête de ses barbares. Alors ils pavoisent les rues de la ville entièrement en blanc. Et partout, partout les draps sont pendus aux fenêtres et la grande rue qui monte à l'acropole devient un grand chemin paré de soleil.

Les premiers soldats débarquent durant la matinée, avec leurs grandes vestes claires et leurs arquebuses. Leurs culottes et leurs bas. Leurs visages bronzés ou rougis par le soleil, leurs tricornes, leur accent affecté et leurs chansons. Ils montent au pas jusqu'à l'acropole, jusqu'au palais, préparant la venue de leur empereur. Et comme ils montent dans la ville par ce beau matin, la foule se rassemble dans les

rues. Les femmes, les enfants, les prêtres et les marchands. Même ceux qui, hier encore, conspuaient l'arrogance de l'Empire. Même les prédicateurs qui maudissaient la prétention des empereurs soi-disant dieux. Ils veulent voir les soldats, leur parler, les toucher. Comme s'ils n'étaient pas vrais, comme s'ils venaient d'un monde impossible, d'une terre qui n'existait pas.

Et peut-être qu'ils n'ont pas tort... Comment croire au grand Empire au-delà des mers, comment se figurer un endroit aussi différent de leur quotidien ? Comment s'imaginer Atlantys, cité parmi les cités, capitale du monde, autrement que comme un rêve ?

Certains soldats parlent, lâchent quelques mots quand une femme au beau sourire les interpelle. Oui, toute l'ambassade est arrivée, oui, il y a douze navires, sept pour transporter la délégation impériale et cinq pour l'escorte. Oui l'Empereur est là, et son navire s'appelle le Carmina...

Je suis dans la rue moi aussi, au milieu de tous ces gens. De mon emplacement sous mon porche, je distingue les soldats grimant dans les rues en pente de Salania, je vois le port et la forêt de mâts des grands navires aux voiles ferlées. Lequel est le Carmina ? Celui-ci ? Celui-là, là-bas ? Le plus grand, certainement. Et laquelle de ces petites silhouettes, là-bas sur le pont, est celle de l'Empereur ? Aucune, certainement, l'Empereur ne peut être qu'un géant ! Un Daggha terrible au regard débonnaire et au gros ventre, traînant derrière lui sa massue assez grosse pour creuser des lacs quand elle frappe le sol !

Et nous attendons encore, donc. Puis vers midi, la dame Eldia Sarenis descend du haut de la ville avec sa cour pour accueillir son hôte de marque.

C'est vraiment une belle journée. Il y a un peu de vent, qui chasse les puanteurs du port, qui fait flotter les étendards. Les étendards aux couleurs de l'Empire, aux couleurs d'Atlantys... Une étoile d'or sur fond de neige. Et partout donc, ces drapeaux blancs dans le vent et quelques nuages dans le ciel si bleu... Moi, dans mon coin, je bois quelques gorgées de vin frais à une outre opportunément achetée le matin même. La foule attend, impatiente mais paisible...

Je vois la dame Eldia Sarenis sur le port, au milieu de sa cour riche et colorée. Allander, lui, n'est pas venu.

Et il y a ce frémissement, ce cri : "L'Empereur vient ! L'Empereur arrive !" Effectivement, plusieurs petits navires se sont détachés du Carmina et des rameurs vigoureux les mènent vers le port. Alors un orchestre de musiciens amenés par la princesse joue quelque chose comme ça, ploum, ploum, ploum, et les notes sont emportées par le vent.

À ce moment-là, le gosse commence à chanter. Il est juste à côté de moi, debout sur un rebord de fenêtre, avec ses yeux noirs et ses cheveux noirs et sa peau brunie de gamin des rues. Il n'a pas plus de dix

ans et je vois sa mère qui le regarde avec admiration et fierté. Il chante un chant de messe qu'il a appris au Temple et sa voix monte vers le ciel. Sa voix forte est pure, pure comme le ciel bleu au-dessus de nous, pure comme la lumière céleste... Et autour de nous les femmes et les hommes se signent et l'orchestre arrête ses ploum ploum et moi je me mets à pleurer... Parce que sa voix est si belle qu'elle en devient douloureuse, parce qu'elle parle à mon cœur, à mon âme, parce qu'elle est si pure qu'elle me déchire. Et le vent porte sa voix sur la ville, sur la foule, et ils se taisent pour l'écouter, pour entendre la musique des cieux.

Plus tard, certains ont dit que c'était un ange qui avait chanté ce jour-là. D'autres ont raconté que l'Empereur avait fait débarquer en secret une dizaine de chanteurs, mais moi je sais que c'est faux. C'était un gamin du pays, de Salania, un fils de marin, d'aubergiste ou de paysan, qui sait ?

Son chant cesse dans un grand tremblement de lumière et de larmes. L'Empereur a débarqué, avec sa famille et ses ministres. Je le vois bien, de là où je suis. Rhadamanthe d'Atlantys, Incarnat de l'Unique... Je vois un homme vêtu de blanc au visage de moine, un visage calme, doux et émacié. Une silhouette fragile et simple devant la cour exubérante de Salania, au milieu des robes et des fichus colorés de la foule, je le vois à travers mes yeux embués de larmes. Je vois cette silhouette fragile et simple porteuse de tellement de choses. De la puissance et de la gloire de l'Empire, de la vie et de la mort de millions de gens comme vous et moi. Et de la parole et de la lumière de Dieu. Tout cela, je le vois, je le sens en moi, je crois que je ressens ce que sentent les moines qui après une nuit de prières sentent approcher la lumière de l'aube...

Et la foule le sent elle aussi, elle converge vers lui comme il monte sur le cheval blanc que lui a offert la princesse, comme il revêt le grand manteau orné de l'étoile d'Atlantys, marque de son rang. Et les hommes et les femmes l'entourent avec une calme impatience et leurs regards et leurs visages sont tournés vers lui et ils tendent les doigts vers lui pour toucher le manteau, le vêtement ou la main de cet homme doux et clair qui règne sur l'Empire. Car il porte en lui la lumière du chant de l'enfant et cela, chacun le sait au creux de son âme.

Oui, je vois vos visages, je vous entends et ce que vous dites, je l'ai pensé moi aussi, alors... Est-il juste qu'un homme soit ainsi adoré comme un dieu, élevé au-dessus des autres hommes ? Je ne crois pas. Mais que dire, alors, si cet homme est un dieu ?

Vous savez, je ne pense pas que les Atlans soient un peuple meilleur que d'autres. Leurs soldats tuent autant que les autres, leurs commerçants arnaquent les gens et leurs diplomates mentent. Et même leurs plus belles femmes chient quand leurs intestins les y forcent. Les Atlans sont bons ou mauvais comme les hommes peuvent l'être. Mais je

sais aussi que j'aime l'Empereur. Non parce qu'il dirige nos destinées, non parce qu'il règne au-dessus de vous mais parce que c'est un homme sage et bon, parce qu'en le voyant, j'ai ressenti un espoir immense pour moi et pour tous, un grand souffle qui a balayé mon âme...

L'espoir. C'est cela qu'ils ont crié quand il a commencé à monter vers l'acropole. Ils n'ont pas crié son nom, mais juste ce simple mot. Espérance. Rhadamanthe était l'espérance... »

Je ne savais plus où je me trouvais. Cette nuit étrange, dans la Grange... à écouter Kyle. Cette nuit-là, j'ai vu Eylir sans le voir, j'ai rencontré ce que je serais un jour. Cette nuit, debout sur un tonneau, des larmes de soleil et de joie plein les yeux, j'ai vu l'Empereur saint marcher vers moi. Je n'étais plus un simple Kelte parmi l'armée grondante, j'étais moi, debout dans la rue venteuse de Salania, assistant à un miracle, voyant marcher parmi nous l'espérance. Et pourtant je restais en même temps assis dans l'auberge à côté de Jude.

« L'Empereur monte vers l'acropole, où il sera reçu dans son palais par Eldia Sarenis et où il rencontrera Allander... Je n'ai pas parlé des Keltés, dans la foule. Il y en avait quelques-uns, j'y étais bien moi-même, mais nous n'étions pas très nombreux. La plupart attendent plus haut, les soldats agglutinés de chaque côté de la rue qui ont regardé le passage des soldats d'Atlantys d'un air méprisant. Eux, l'armée du Haut-Roi, ils ont vaincu l'usurpateur atlan, ils ont écrasé tous les clans, ils ont envahi la république de Galtin. Ils ne craignent plus rien ni personne, plus même l'Empire... Et ils n'ont pas totalement tort. Ils attendent avec impatience l'arrivée de l'Empereur blanc, l'arrivée du Roi blanc, roi du centre du monde... »

Kyle s'est tu, un instant j'ai repris conscience de ma place, j'ai vu les serveuses habiles et silencieuses qui apportaient à boire aux buveurs sous les hautes poutres de la Grange. Puis le conteur nous a amenés ailleurs.

« Je dois maintenant vous raconter la soirée de la veille, alors que les premiers navires de l'Empire entraient dans le port... Au soir, j'étais monté vers le palais, j'avais rejoint les beaux jardins de la princesse borgne. J'avais quelques amis dans l'armée, je voulais boire avec eux et chanter sous les étoiles... Je vous ai dit qu'il faisait beau et que nous n'avions rien d'autre à faire que d'attendre.

Mais voilà. Une grande partie de l'armée s'était rassemblée dans les jardins parce que Allander devait parler à ses hommes, leur parler de la visite de l'Empereur. Il y a des soldats keltés partout, à moitié nus, assis sous les bosquets d'arbres taillés, faisant un feu de bivouac avec les essences rares. Des gros costauds aux cheveux longs piétinant les fleurs et pissant contre le piédestal des statues. Ils sont venus nombreux, amenant du vin, ils effraient les serviteurs du palais, ils secouent un peu les belles dames de la cour, certains s'amuse à casser les vitres à coups

de cailloux... Rien de pire que des soldats qui attendent. La venue de l'Empereur les rend nerveux.

On discute beaucoup. Allander doit s'adresser à eux depuis cette terrasse, là-bas, encore vide pour l'instant. Ça discute parce qu'une rumeur courait depuis plusieurs mois, une rumeur propagée par Lysender Ap'Thain à l'origine que d'autres ont reprise à leur compte car elle les arrange bien. Allander serait un bâtard, disait-elle. Un bâtard. Sa mère, Meina Ap'Lun, l'aurait conçu avec un simple guerrier du clan lors de la cérémonie de Lugnasad. Lors de cette fête d'union des dieux et des hommes, Meina, maudit soit son nom, aurait trompé Eylir le vieux avec un inconnu, Lysender disait en avoir été témoin... Bien sûr, ça ne prouve rien. Mais une rumeur suffit. Meina, je vous le rappelle, avait tué par jalousie son mari dans son lit alors qu'il était en compagnie de sa maîtresse. Meina avait poignardé Eylir Ap'Callaghan, père d'Allander, juste avant l'invasion du royaume de l'Ouest par l'usurpateur. Et maintenant que Meina était morte, exécutée pour son crime par son propre fils, on pouvait la charger de tout et n'importe quoi...

Ces rumeurs en arrangeant bien certains. Mehalann Ap'Brendam, chef de l'aile droite de la cavalerie, n'a jamais bien admis le fait qu'un Ap'Callaghan devienne Haut-Roi des Keltés. Il menace d'abandonner l'armée actuelle, de retourner à Adorovakis et de laisser Allander se débrouiller. Et si lui part, alors ce sera toute la légitimité du Haut-Roi qui se retrouvera mise en cause... Et chaque clan rentrera chez lui boudier et faire la gueule, laissant les Ap'Callaghan se débrouiller avec cette guerre d'Orient...

Rien de plus terrible que la rumeur, comme ennemi. Insaisissable, impossible à combattre de front. C'est vous dire si l'armée kelte et son roi sont troublés, à la veille de l'arrivée de l'Empereur. Et puis les soldats ont l'impression de perdre leur chef, qui se mêle plus de politique que de combat, qui passe son temps en beaux habits dans le palais de la princesse borgne, qui passe ses nuits à baiser la même princesse, c'est bien connu. Il a vingt ans et il est tout aussi incapable que son père de résister à un bout de cuisse entrevu sous une jupe... Alors les soldats se saoulent et cassent des vitres, attendant que leur roi vienne leur parler, qu'il vienne leur dire qu'il les aime, qu'il pense à eux, qu'il va leur donner la bataille, la gloire et la victoire... »

Un groupe de buveurs de la veille est entré dans la Grange, des ouvriers déjà salement éméchés. Ils ont crié joyeusement : Callaghan ! et Kyle a paru agacé ; je le comprenais, je partageais sa tristesse devant l'armée abandonnée à elle-même, moins grande dans l'ivresse que dans la bataille.

« Et moi, dans tout ça ? Je n'ai pas trouvé les soldats que je cherchais, je rôde donc le long des murs du palais comme une âme en peine et j'envisage de me saouler pour aller ensuite dormir à la belle

étoile dans un coin moins fréquenté. Le soleil va bientôt se coucher, promettant une belle soirée à la fraîche et du repos pour votre serviteur. C'est là que je me suis trompé. Au lieu d'aller me saouler, je suis rentré dans la Grande Histoire... Voilà comment :

J'entends des cris. Puis une grande fenêtre devant moi se brise en mille morceaux, aspergeant le jardin d'éclats de verre. Et une femme crie de douleur... J'hésite un peu, mais les seuls soldats alentour sont vautrés à poil dans un bassin à nénuphars et ils ont tellement bu que la fin des temps elle-même ne les réveillerait pas. Alors je me drape dans mon manteau et je traverse la fenêtre en morceaux.

Je débouche dans un salon, je vois un fou furieux en beaux habits en train de démolir les meubles à coups d'épée. Vlan ! Une table basse explose. Et vlan ! Un tableau tombe du mur... Deux femmes et un gamin se sont réfugiés dans un coin de la pièce, une des femmes protégeant les deux autres... Le fou m'aperçoit à ce moment. Son visage est déformé par la rage et une flamme de folie brûle dans ses yeux et moi je regrette un peu ma téméraire intervention au moment où je le reconnais.

C'est Allander, bien sûr.

Ses cheveux sont hirsutes, son visage est bouffé par la barbe. Il porte un habit à l'atlante rouge et une chemise de soie rouge aussi, toute froissée. Et il est en colère. Déjà à l'époque je savais que les colères du Haut-Roi étaient des tempêtes dévastatrices, qui naissaient sans raison et détruisaient tout sur leur passage. Plus tard, il fera raser des villes entières dans un geste de fureur. "Que fais-tu ici ?", crie-t-il.

Comment exhorte-t-on un Haut-Roi à se calmer ? Je l'ignore. Mais une des femmes intervient alors, profitant du fait qu'Allander ne fait plus attention à elle. Elle saisit un chandelier et l'abat sur le crâne de sa majesté, suffisamment fort pour l'assommer. Je la reconnais alors : elle est Selaya Ap'Rilke, une amie du roi, peut-être la seule qui ne soit pas sa maîtresse. Une de mes amies aussi. Le gamin, âgé de cinq ans, est son fils.

L'autre femme a le haut de sa robe déchiré, laissant voir un beau sein blanc. Elle a le visage dur, un bandeau ouvragé sur l'œil droit... Je m'agenouille devant la princesse. Mais Selaya a l'air de considérer qu'il n'est pas le temps pour les courbettes : "Altesse, rejoignez vos appartements. Kyle, emmène le petit avec toi pendant que je m'occupe d'Allander."

Alors je sors avec le garçon. Je l'emmène dans les jardins. Et ainsi se termine une de mes brèves rencontres avec le Haut-Roi. »

Kyle a pris le petit garçon par la main. Un petit gamin blond, très calme, qui regardait en silence le Haut-Roi des Keltés frapper des femmes et détruire le mobilier. Me voici face à Eylir, mais je ne le sais pas encore. C'est par lui que je finirai par jouer un rôle dans la Grande Histoire... Le regard de Kyle m'a trouvé jusque dans mon coin d'ombre

à côté de Jude. Quelque chose pour moi... Dans la salle, l'armée des buveurs s'est échauffée, enivrée par les seins blancs de la princesse et ceux des serveuses qui ont distribué quelques claques légitimes.

« Je suis donc avec le gamin dans le jardin, avec le fils de Selaya Ap'Rilke. Et Selaya était la femme qui se trouvait dans le lit d'Eylir Ap'Callaghan au moment où Meina Ap'Lun, son épouse, lui a traîtreusement planté un poignard dans le cœur, lui donnant une mort indigne d'un grand chef kelte. L'enfant est son fils, conçu juste avant la mort de son père. Selaya l'a appelé Eylir aussi, Eylir Ap'Callaghan, Eylir le jeune. Le petit frère d'Allander... Les deux frères se suivront très loin, jusqu'au bout du monde.

Mais pour l'instant Allander a vingt ans et Eylir en a cinq. Il est juste une petite tête blonde au regard attentif, un enfant sage qui ne cesse d'apprendre. Je l'emmène dans les jardins, le soleil est bas sur la ville. La rumeur court vite, le roi a eu une nouvelle crise de folie, il est indigne de régner, demain nous rentrons au pays. Certains pleurent stupidement les victoires qu'ils n'auront pas, mais ils sont ivres.

Puis vient le coucher du soleil. On attend Allander sur la terrasse. Certains disent qu'il n'a pas repris conscience, voire qu'il est mort... Keltés stupides, je vous dis. Et Eylir, inconscient de tout ça, a trouvé un guerrier qui accepte de le laisser monter sur son cheval. À cinq ans, le gosse a déjà de l'assiette.

Legh Ap'Tenar, chef de l'infanterie depuis Maharkal, apparaît sur la terrasse. Les hommes le sifflent, le huent. Il sourit, d'habitude il est beau parleur et sa belle gueule convainc bien les foules, mais là il ne peut rien tant les soldats beuglent, saoulés comme ils sont de vin et de soleil. J'ai récupéré le gamin près de moi, je ne voudrais pas qu'il se prenne un mauvais coup. Le soleil est couché, restent quelques reflets rouges sur les toits et dans le ciel, là-bas à l'ouest.

Alors Ap'Tenar disparaît, rentre la queue basse dans le palais. Et Allander arrive. Titubant. Même de loin on peut deviner le sang dans ses cheveux, la fixité hargneuse de son regard... Les hommes s'apprêtent à gueuler de plus belle, ces idiots y ont pris goût ! »

Cris et grondements dans la Grange. Le conteur était monté sur une table, sa silhouette se découpait contre le feu, son grand chapeau l'auréolait d'ombre. Et sa voix a tonné, écho terrifiant d'un grondement plus grand encore :

« Mais le Haut-Roi n'est pas seul. À ses côtés se tient une grande silhouette à la crinière de cheveux blancs, aux sourcils et à la barbe hirsutes, semblant soulevés par un souffle de folie. À côté d'Allander se tient Amter, Amter à la voix grondante et tonnante, Haut-Druide des Keltés, parole de sagesse et de vérité. Et les hommes se taisent, impressionnés par cette silhouette terrible dont le soleil couchant macule les cheveux et la barbe de sang. Et lui parle, et sa voix caverneuse semble être celle des rocs et de la terre elle-même.

“Debout, guerriers du Haut-Royaume ! Debout, soldats de Morregan ! Et que le sang coule du dernier qui m’obéira !”

Je suis un des premiers debout, j’ai pris l’enfant sur mes épaules. À l’évocation du rituel de l’exécution des retardataires, les soldats se sont levés, titubants, vomissants, malades, mais ils se sont levés. Et bientôt, à l’autre bout du jardin, j’entends crier, un hurlement terrible. La tête sanglante du dernier levé passe de main en main pour atterrir au pied de la terrasse. Les guerriers sont debout, attentifs...

“Je suis Amter ! Parole de vérité ! Souffle de vérité ! Écoutez-moi !

Je dis : La Déesse est triple !

Elle est Bloedwen, vierge et enfant !

Elle est Brigid, épouse ardente !

Elle est Morregan, soir et combat !

Je dis : Il y a trois dieux qui sont frères !

Daghda le blanc, force et justice !

Ogma le rouge, guerre et parole !

Govannon le noir, ruse et artifice !

Je dis : Il y a trois rois :

Le Roi blanc, paix et prospérité !

Le Roi rouge qui mène les armées !

Le Roi noir qui n’est pas connu !”

Sa voix a roulé comme le tonnerre dans le parc et le jardin. Le gamin perché sur mes épaules se tient à mes cheveux de toutes ses forces, le druide lui fait peur, mais il l’écoute avec attention. Et là, tous les Keltés sont comme lui... Ils ont à l’esprit l’image de leurs dieux, immenses et terribles. Car les nommer, c’est les invoquer... Ils voient au-dessus d’eux Daghdha, le géant au ventre énorme traînant son gourdin si lourd qu’il est pourvu de roues, ce gourdin capable de tuer ou de ressusciter les hommes par dix à la fois. Ils voient Govannon le noir se dresser dans le ciel de Salania, ses deux lances à la main, ses deux lances qui jamais ne manquent leur cible. Ils voient Ogma, enfin, sa peau rouge couleur de sang, couleur de soleil mourant, sa langue tirée d’où pendent des milliers de chaînes liant les hommes à ses pieds...

“Je dis : Allander n’est pas fils d’Eylir ! Car Eylir Ap’Callaghan était chair et sang et semence divins !

Je dis : Eylir était chair d’Ogma !

Je dis : Eylir était sang d’Ogma !

Je dis : Eylir était semence d’Ogma !

Je dis : Allander Ap’Callaghan est fils d’Ogma !

Je dis : Allander est le Roi rouge !

Je dis : Allander mène les armées !”

Alors ils deviennent fous, tous, ils lèvent leurs épées et ils hurlent : Ogma ! Ils font gronder le nom dans leur poitrine, ils le font

éclater dans la nuit ! Ogma ! Ogma ! Et Allander grimpe sur la balustrade, arrache ses habits de civilisé, brandit son épée au-dessus de lui. Ogma !

Et ils frappent leurs boucliers et ne cessent de crier à en abattre les murs. Ils savent maintenant que leur roi est un demi-dieu, un héros. Ils savent qu'ils ne seront jamais vaincus, qu'il les mènera au bout du monde, qu'ils le suivront au bout du monde ! Car parole de druide est parole de vérité ! Car Amter est le Souffle de la terre.

Moi je tremble, la parole du druide m'ébranle tout entier et le gamin sur mes épaules la boit, les yeux écarquillés. Il faut que je l'emmène loin de tout ça, de cette frénésie, de l'orgie qui s'annonce. Le Haut-Druide recule derrière le roi, appuyé par son bâton, épuisé et satisfait. »

Les cris montaient vers le ciel, dans la Grange ou les jardins de Salania. Ma tête me tournait, j'étais perdu. Jude m'a attrapé le bras comme pour me retenir de tomber. Kyle soufflait, épuisé par la parole du druide passée à travers lui. Une fureur guerrière s'emparait des buveurs, le feu au centre de la pièce semblait lancer des flammes plus ardentes, le conteur était dépassé par son histoire... Une fois encore, sa voix a couvert le tumulte.

« Alors le lendemain, l'armée kelte, folle et barbare, attend au pied de l'acropole. Elle attend Rhadamanthe, le Roi blanc, paix et justice. Elle attend, épuisée et grondante, la folie de la nuit dans ses yeux... Elle se rappelle le palais de Salania secoué par l'ivresse, elle se rappelle celles des dames et des servantes qui n'ont pas pu fuir, prises et prises encore par des dizaines d'hommes exaltés, elle se rappelle les hordes de guerriers nus se répandant dans les rues du haut de la ville et terrorisant les bourgeois, elle se rappelle son roi, nu et immensément joyeux, tenant dans ses bras le corps abandonné de la princesse de la ville... Et le nom d'Ogma grondant, grondant encore dans la nuit.

Et l'Empereur paraît dans la rue montant à l'acropole, il paraît en tête du cortège, monté sur son cheval blanc. Rhadamanthe, Incarnat de l'Unique, Roi blanc et fils de Daghdha avance entre des files de guerriers fous et fervents qui ne cessent de répéter ces noms d'une voix sourde : Ogma ! Daghdha !

Et sur les marches du palais l'attend un enfant de vingt ans aux colères insensées et destructrices, le chef barbare d'une armée de barbares, le conquérant au regard de flamme. Allander Ap'Callaghan, fils d'Ogma, le Roi rouge, l'égal de l'Empereur ! »

Un groupe d'ouvriers s'est levé d'un seul bloc, ils ont brandi leurs chopes vides. L'ivresse rendait leurs yeux brillants de folie... D'une seule voix, ils ont lancé un cri terrible : Callaghan ! Mille voix ont répondu, les verres valsaient sur les tables, les murs tremblaient... Un jeune homme au visage rougi et à la crinière noire a sauté sur la table en face du conteur. Il a dégainé un grand couteau avant de hurler, la

gorge renversée en arrière : Callaghan ! Je ne savais plus où j'étais. Jude m'a collé deux claques, même lui s'inquiétait, il marmonnait : « Mais où ils sont ? Qu'est-ce qu'ils foutent ? Hé, réveille-toi ! »

J'étais incapable de comprendre de qui il parlait. J'étais au milieu d'une tempête, je ne voyais que des faces hurlantes, des membres brandis, des lames de couteau, des bouteilles brisées. Kyle avait disparu, absorbé par la foule. Les meubles et les tabourets étaient fracassés, une brute aux yeux injectés de sang a assommé le pauvre Bolger qui tentait de protester. La plupart des femmes s'enfuyaient, d'autres, hystériques, se joignaient à la foule. Des cris sonnaient partout, des appels au clan... Jusqu'à ce qu'une voix ajoute : Mort aux Atlans !

Le chaudron était porté à ébullition et j'étais en plein dedans. Un jeune homme à lunettes (donc atlan), s'est fait soulever du sol et jeter violemment devant le feu. J'ai prestement rangé les miennes, de lunettes, avant qu'ils se décident à se jeter sur moi à leur tour. Mort aux Atlans ! D'autres hommes qui avaient eu le malheur d'être bien habillés se sont retrouvés au centre, on leur a arraché leurs vêtements, des poings se sont écrasés sur les visages des récalcitrants... J'avais peur et j'étais fasciné, je ne bougeais pas, je partageais l'excitation des guerriers keltés à Salania, saoulés par les paroles du druide, grisés par la force qu'ils tenaient de leur roi. Je voyais des visages en sang, des mains se lever et s'abattre, je voyais voler les coups de pied de tabouret, comme au ralenti, les mouvements découpés en ombre chinoise sur les flammes. Callaghan !

Puis les flammes se sont couchées sous un vent froid. Les cris se sont tus, juste un instant... Les grandes portes à foin de la Grange se sont ouvertes, l'air nocturne et la pluie se sont engouffrés à l'intérieur, tourbillonnant dans l'air brûlant et enfumé. Une compagnie d'une quarantaine de gendarmes, veste bleue, bâton de bois peint en blanc à la main, se trouvait dans l'encadrement. Leur chef, un grand Kelte à la moustache noire, a gueulé à son tour : « Au nom du Domniam ! Cessez cette bagarre ! Rendez-vous ! »

Et ils ont chargé. Les buveurs ont chargé en retour et la mêlée a été générale. Les gendarmes frappaient fort, assommant les clients, propulsant dehors ceux qu'ils avaient neutralisés. Une bataille sanglante, violente et ridicule ; Salania se dissipait dans l'air humide de la nuit koronienne, la fureur sacrée d'Allander retournait au passé...

Puis quand le meneur est tombé, ceux qui restaient se sont calmés. On a jeté du sable dans le feu, l'ombre et l'air froid ont achevé de dégriser ceux qui ne l'étaient pas. J'entendais quelques gémissements de douleur. Deux gendarmes tabassaient à coups de bâton un ouvrier dans un coin. Jude s'est alors avancé devant le chef des gendarmes. Il a désigné une demi-douzaine de silhouettes recroquevillées au sol, le visage en sang : « Dessiren... Emmenez ceux-là, laissez les autres. Et puis quelques-uns auront besoin d'aller à l'hôpital... »

Les gendarmes lui obéissaient en lui donnant du « monsieur ». Je n'y comprenais rien. Dans mon coin, je reprenais conscience de moi-même...

Kyle a surgi à côté de moi, j'ai sursauté comme quand il m'avait touché, plus tôt dans la journée.

« Petit, aide-moi à sortir d'ici, je vais avoir des ennuis. Et puis occupe-toi du gamin ! C'est ton tour, maintenant... Occupe-toi du gamin ! »

Il me serrait le bras avec insistance. Je n'ai rien fait, rien compris, pas bougé, je n'osais pas, je ne savais pas... Alors Jude s'est retourné, il a aperçu Kyle.

« Voilà le meneur ! »

Kyle a juré méchamment puis s'est enfui vers la porte, sa harpe jetée sur l'épaule. Jude lui a couru après en sautant sur les tables, les pans de sa veste lui donnaient encore plus l'air d'un corbeau. Il a rattrapé Kyle, lui a donné un coup de poing au creux des reins puis une manchette à la tempe qui l'a envoyé rouler au sol, étourdi.

« C'était le meneur, il a provoqué tout ça. Bouclez-le ! »

Alors je me suis frotté les yeux, comme pour sortir d'un rêve, et j'ai regardé autour de moi le chaos de la salle d'auberge. Écœuré et épuisé, je me suis laissé tomber sur un tabouret.

Jude m'a fermement raccompagné à la pension : je me suis laissé faire. Il était très tard, mais je ne me suis pas couché. Mes oreilles sifflaient encore de tous les cris de guerre que j'avais entendus, une part de mon cœur était restée à Salania auprès d'Allander et des siens. Je voulais y retourner, j'avais trouvé mon pays de rêve et, par les récits d'un barde, j'y avais mis le pied.

Je me suis mis à mon bureau pour écrire, pour Madame et pour moi.

À Koronia, au service de Madame, j'étais sujet de Rhadamanthe, seigneur puissant, pacifique et lumineux. Face à ce Roi blanc s'était dressé le Roi rouge qui mène les armées, le jeune dieu flamboyant qui bouleverse le monde. C'était vers lui que penchait mon cœur, peut-être parce que je savais que rien ne survivrait de son épopée folle, peut-être aussi parce que son œuvre était celle d'un seul homme, d'une seule voix.

Et grâce à Kyle, par ces nuits de fièvre à la Grange, j'étais devenu membre de cette grande histoire. Occupe-toi du gamin... En me disant ces mots, il m'avait confié le petit Eylir, Eylir le jeune, frère du Roi rouge. Je tenais la main de l'enfant blond, il m'avait accompagné jusque dans la retraite de ma pension, regardant toute chose d'un air tranquille. Je rêvais et l'interrogeais en silence. Et toi, qu'es-tu devenu dans le sillage d'un frère aussi illustre ? As-tu pris les armes à ton tour ? Es-tu mort dans une de ses guerres ? Es-tu quelque part dans le monde,

marié et paisible, cultivant ton jardin ? Pourquoi Kyle m'a-t-il parlé de toi ? Pourquoi à moi ?

Ma lampe crachotait, je me suis remis à écrire avec frénésie l'histoire de la rencontre de Salania, retrouvant dans l'écriture un peu de la lumière de Rhadamanthe et de la fureur d'Allander.

Le lendemain, je dénoncerais Jude à Madame, j'obtiendrais la libération de Kyle, il me raconterait Allander et Eylir le jeune. Je reprendrais la route des Aigles, sur les pas du Roi rouge !